

## L'évolution de l'image masculine et de ses constances

« La division sexuelle est la division la plus fondamentale, la plus profondément inscrite au cœur de l'humain » (Sartre)

« Du côté de la barbe est la toute puissance »  
(Molière, *L'Ecole des femmes*)

« Il est difficile d'être une femme ... Il est impossible d'être un homme (Ferdinando Canon, *La maladie Humaine*)

L'homme naît dans la violence ; l'homme entendu ici comme l'être humain. Violence de la naissance, violence sur le corps qui flottait dans une pénombre qu'on nous dit douce, « un bain lustral d'innocence » (Barthes)<sup>1</sup>, ignorant des conflits, des tumultes qui vont surgir avec la venue au monde, la venue à l'air déchirant les poumons. Violence sur les corps ; violence du langage et de la langue première, parfois dite maternelle, dans laquelle entre ce sujet naissant que les discours de l'Autre, selon le psychanalyste Lacan, vont structurer, coder pour le faire devenir être parlant.

Violence du langage. La première phrase de ce texte l'annonçait avec le terme *homme* que j'ai dû traduire : *être humain*. L'*uem* (venu de *homo* latin) donne en français *om* puis *on*, un pronom générique, généralisant. Il n'est donc pas étonnant que dans cette proximité l'*homme* (venu de *hominem*) soit pris pour le représentant de l'humanité. La langue française promeut ainsi l'homme-mâle devenant dans cette langue, et trop souvent dans les paroles répétées, le représentant de l'humain même ; cela malgré Oresme dénonçant, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, la non équivalence de *homo* et de *homme* au sens générique, puisque le français ne connaît que deux genres et deux termes s'opposant : *homme/femme*, et non trois comme en latin *homo, vir, mulier*<sup>2</sup>.

Les grammairiens eux-mêmes – hommes-mâles<sup>3</sup> au début de cette science - ont enfoncé ce clou idéologique en faisant du genre masculin non la référence sexuée mâle mais un neutre. A tort comme on vient de le voir, mais non sans quelque raison pourtant à condition de définir ce neutre comme celui du hors sexe (d'un sémantisme hors sexe) ; en effet ni *le bureau*, ni *la table* ne sont sexuées. La morphologie du genre en français peut être distribuée sans référence sexuelle quand elle s'applique à des noms d'inanimés (d'objet). Tel n'est pas le cas quand il s'agit de noms d'animés, qui comportent le trait de sexe, mâle ou femelle (cf. *le coq, la poule*,

---

<sup>1</sup> *Communications* 4, 1964 « Rhétorique de l'image ».

<sup>2</sup> Oresme, traducteur d'Aristote, notait qu'en français *homme (homo)* ne peut signifier « équipareillement ...pour ce ceste proposicion est vraye : *mulier est homo* et ceste est fausse *femme est homme* » (cité par Jacques CHAURAND, *Introduction à l'histoire du vocabulaire français*, Paris, Bordas, 1977, p. 42).

<sup>3</sup> Voulant préciser le français peut user de composés, un *homme mâle* pour spécifier la masculinité eu égard au générique signifiant *genre humain*.

*le lion, la lionne*) à quelques exceptions près (*la fourmi, la girafe, la souris, le rat*). Un terme neutre, en ce sens qu'il peut être situé hors de la corrélation sexuée, n'apparaît que dans une configuration à trois termes ; il en est ainsi lorsqu'il s'agit d'animaux gérés par les humains pour leur viande et leur reproduction comprenant alors trois désignations comme pour le genre humain en latin : cf. *bœuf, taureau, vache* ou encore *cheval, étalon, jument*, etc. en face de *homme/femme* et non *humain, homme, femme* comme en allemand *Mensch, Mann* et *Frau (Weib)*. Ce qui a permis à Balzac dans le court roman intitulé *Sarrasine*, les jeux de leurre qu'a étudiés Barthes dans *S/Z*<sup>4</sup>. Cependant l'importance de la différence sexuelle est telle que l'on entend reformuler les couples : remotivation sémantique. Ainsi *le rat* est conçu comme mâle et devient le partenaire de la souris ou le *papa-souris* dans le langage enfantin, tandis que *l'éléphant* pourra être désigné comme *papa-éléphant* ou *maman-éléphant* ; les termes *papa/maman* correspondant aux lexèmes *homme/femme* dans les compositions d'adulte (exemple une *femme-médecin*, un *homme sage-femme*) préférant ces formes composées à une féminisation dérivée telle *un médecin, une médecin*) ou à leurs initiales H/F dans les offres d'emploi des magazines.

Les grammairiens ont fait plus encore en énonçant la règle dite *d'accord des genres* au pluriel si souvent critiquée par les féministes, celle du « masculin l'emportant sur le féminin ». Accord des genres au pluriel ? Désaccord devrait-on dire, représentations discordantes des réalités, puisque si l'on se trouve en présence de 3 étudiants et de 50 étudiantes voire plus, comme cela peut se produire dans nos facultés littéraires, le français imposerait de dire *étudiants* et de mettre au masculin pluriel les adjectifs suivants tels *studieux* ou *intéressés*, par exemple.

Je n'insisterai pas plus avant sur le genre et sur l'invisibilité linguistique des femmes voire leur occultation dans ce cadre, puisque j'ai maintes fois abordé ces questions lors de mes travaux sur la différence sexuelle et la langue ou la féminisation des noms de métiers<sup>5</sup>, ainsi que sur les difficultés idéologiques et politiques rencontrées lors des travaux de cette commission de féminisation alors qu'il n'en existe guère, du point de vue linguistique. Le système du français possède suffisamment de moyens pour faire apparaître les femmes dans leurs activités professionnelles comme actrices sociales ou acteurs sociaux.

On entend dans la deuxième formule que elle est, encore aujourd'hui, la plus fréquemment utilisée.

Violence du langage. La langue n'est pas neutre, elle transmet et laisse perdurer des représentations idéologiques qu'on pourrait penser en voie de disparition.

Travaillant sur le langage et les langues, j'ai souvent constaté avec d'autres linguistes ou sémiologues que les termes *mâle* et *femelle* pour traiter de la différence sexuelle ou de la différenciation (voire discrimination sexuée) étaient difficilement utilisés en français au contraire de l'anglais, comme en témoigne le titre de l'ouvrage de Mary Ritchie Key, une des premières à travailler ces thèmes : *Male, female Language* (1974). Le français semble craindre la référence animalière pour ces termes<sup>6</sup> et leur préfère les adjectifs *masculin*<sup>7</sup>,

---

<sup>4</sup> BARTHES, Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>5</sup> Voir HOUDEBINE-GRAVAUD A-M, *La féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*, Paris, L'Harmattan, 1998.

<sup>6</sup> *Mâle* : *Trésor de la langue française informatisé* - (dorénavant *TLFi*) 1 - [En parlant de l'espèce humaine ou de l'espèce animale] Individu appartenant au sexe qui possède le pouvoir de fécondation\*. 2 - Homme qui possède, qui est empreint de la force, de la vigueur que l'on attribue *traditionnellement* au sexe masculin (j'ai souligné) ; Homme considéré sur le seul plan de la puissance sexuelle (\*Comme si la femme ne le possédait pas !! AMH).

<sup>7</sup> *Masculin* : dérivé de *masculus* (mâle), synonymes, *mâle, homme, viril* ; et plus précisément d'après divers dictionnaires : *TLFi A*. Opposé : Féminin. 1 Correspond à *homme*. Qui est propre à l'homme en tant qu'être

*féminin*<sup>8</sup>, parfois nominalisés simplement : *le masculin*, *le féminin* ou dérivés : *la masculinité*, *la féminité*. Dérivés de *vir* (latin), on trouve l'adjectif *viril*<sup>9</sup> et le nom *virilité*<sup>10</sup>, valorisant pour les hommes mâles, virils c'est-à-dire soutenant leur statut d'homme « fort, énergique » comme nous l'indiquent les définitions relevées dans maints dictionnaires contemporains. Soulignons pour *mâle* ou *viril* les récurrences : « empreint de la force, de la vigueur que l'on attribue traditionnellement au sexe masculin » ou « qui a les caractéristiques culturellement attribuées à l'homme adulte (rigueur, force, énergie morale, intellectuelle et physique) ou encore qui possède l'« ensemble des qualités (fermeté, courage, force, vigueur, etc.) culturellement attribuées à l'homme adulte » y compris la « vigueur sexuelle, la puissance sexuelle » ; bref les comportements sexuels et les attributs du sexe masculin dits *attributs virils* (voir notes 6 à 10).

La puissance sexuelle est convoquée et le pouvoir de fécondation. Tout se passant comme si, dans ces définitions, la reproduction était essentiellement due à l'homme-mâle, à ses spermatozoïdes, la femme n'étant apparemment pour rien dans cette affaire, considérée sans doute comme un réceptacle passif c'est-à-dire en déniait sa part dans la procréation comme dans les siècles passés. A moins qu'il ne s'agisse de constantes car on sait que pour un adolescent et même un homme rivaliser avec l'autre homme en termes de longueur d'organe sexuel est extrêmement fréquent même si douloureux.

Malgré le bouleversement des rapports sociaux, des représentations et des identités masculines, cette puissance sexuelle se réaffirme constamment, se préoccupant plus ou moins, parfois pas du tout, du plaisir féminin. Le pouvoir masculin ou la puissance d'autorité sur la famille se montrait en termes de puissance de reproduction (le nombre d'enfants) ; avec souvent plusieurs épouses, successivement ou conjointement ; selon les sociétés ; puis est venu le temps d'être le premier à faire surgir l'orgasme chez une femme ; temps qui perdure chez certains ; mais est apparu également la violence sexuelle comme preuve d'appartenance à un groupe, qui porte bien son nom : *la bande*, virilité pour une identité masculine très actuelle, s'éprouvant dans les viols collectifs, où le plaisir féminin n'est aucunement questionné tant il est évident qu'« elles aiment ça, qu'on les fourre<sup>11</sup> ». De nouveau la femme ou l'adolescente est pensée comme réceptacle et objet sexuel.

Bien avant la connaissance des différences chromosomiques (les XX et XY, le Y constituant le mâle) la différence anatomique et physique a facilité la division en deux sexes de l'humanité, l'un déclaré faible et l'autre fort, malgré quelques contre-exemples ou avatars sexués repérables. La différence sexuelle devint ainsi différenciation sexuée discriminante, dévalorisante pour les femmes, survalorisante pour les hommes. Et nombre de fables, de récits fictionnels renvoient la pauvre créature féminine à la nature, aux démons du sexe ; d'ailleurs

---

humain du sexe doué du pouvoir de fécondation. 2 Qui appartient à un homme. Qui est considéré comme caractéristique des hommes. 3 [En parlant d'une activité] Qui est accompli par des personnes de sexe masculin. Dérivé : *masculinité*, caractère masculin, ensemble des caractères spécifiques - ou considérés comme tels - de l'homme, synonyme *virilité*, opposé à *féminité*.

<sup>8</sup> AEBISHER Verena, FORELL Claire, *Parlers masculins, parlers féminins*, Paris, Delachaux-Niestlé, 1983.

<sup>9</sup> *Viril* : TLFi A 1 Qui est propre à l'homme, au sexe masculin ; qui est caractéristique de l'homme d'un point de vue physique. Synonymes *mâle*, *masculin*. 2 Qui concerne uniquement des personnes du sexe masculin. 3 Relatif au sexe masculin. 4 [En parlant d'un homme] Qui a un comportement sexuel, un instinct sexuel *normalement développé*. (J'ai souligné Anton. *efféminé*. B Qui est relatif, propre à l'homme adulte. C Qui a les caractéristiques *culturellement* attribuées à l'homme adulte (rigueur, force, énergie morale, intellectuelle et physique) Dérivé. 1. Virilement, adv. De façon virile, énergique 2 Virilité (voir ci-dessous).

<sup>10</sup> Virilité TLFi : A 1 opposé à *féminité* : Ensemble des attributs, des caractères physiques de l'homme adulte. A propos de ce qui constitue le sexe masculin, ce qui se rapporte aux attributs sexuels, à sa symbolique, 2 Vigueur sexuelle, puissance sexuelle, comportement sexuel de l'homme. 3 Ensemble des attributs virils, sexe masculin B Ensemble des qualités (fermeté, courage, force, vigueur, etc.) *culturellement* attribuées à l'homme adulte.

<sup>11</sup> Énoncé attesté par des jeunes de banlieue ; je passe évidemment les énoncés les plus expressifs.

jusqu'à la moitié du XXe siècle les femmes furent nommées en français *les personnes du sexe*. On sait que quand elles se sont intéressées aux soins médicaux à l'aide de plantes, elles furent brûlées en tant que sorcières et considérées comme pactisant avec le diable.

Un film publicitaire pour une gazinière (cuisinière) transmet encore récemment de telles représentations : on y voit une belle femme (comme toujours en publicité) en robe de soirée s'affairant dans une cuisine et murmurant « *qu'allons-nous lui mijoter ce soir* ». Aucun doute sur *lui* ; c'est de l'homme qu'il s'agit ; le *nous* est plus délicat à comprendre : forme de majesté emphatique du moi, ou compagnonnage ? Mais alors avec quel absent ? Le double sens de *mijoter* peut orienter l'interprétation : « cuire doucement », « faire cuire minutieusement et amoureuxment » (TLFi) ; *lui* renvoie alors à l'époux, au compagnon. Mais *mijoter* veut aussi dire « préparer une vengeance ». Dans ce cas le diable n'est pas loin qui la rend sorcière maligne.

Voisinage fréquent pour la femme depuis la première Eve. Pourtant la langue française ne parle des *démons de midi* que pour les démangeaisons ou pulsions sexuelles des hommes d'un certain âge !

J'ai dit nombre de fables ou de fictions et viens de faire allusion à Eve. La bible est le premier récit mythique instaurant ce statut de compagnonnage d'Eve avec le diable ; car elle seule l'écoute. Elle seule. Adam ne fait qu'obéir à l'injonction du tentateur par l'entremise d'Eve. C'est elle en effet qui transgresse l'interdit et le fait transgresser à Adam en lui demandant d'aller cueillir le fruit de l'arbre de la connaissance. Déjà demandant, implorant ? Mais ordonnant. Et lui agissant.

Or c'est à partir de ce geste symbolique, que les voilà tous deux séparés à jamais de l'état de nature, puisqu'ils découvrent leur corps, leur nudité, les souffrances du froid et de la faim et qu'ils ne comprennent plus le langage des animaux, des arbres et des fleurs. A jamais séparés de la Nature. D'où entrée dans la Culture. Grâce à Eve (et non pas à cause d'elle) la tentatrice, ayant écouté le tentateur. Envoyé par qui ?

Mythe passionnant toujours dénié car c'est elle, la femme, qui sera toujours, et encore aujourd'hui dans certaines civilisations accolée à cet état de nature quasi animal qui permet de l'objectaliser, de l'enfermer dans des codes de la famille, plus ou moins rigoureux, sous la seule domination de l'homme-mâle (père, frère, époux désigné et non choisi<sup>12</sup>).

On sait que longtemps, et encore aujourd'hui dans certains pays, les petites filles n'ont guère le droit d'être éduquées. En France, Fénelon ne disait-il pas qu'elles doivent « sur les sciences avoir une pudeur extrême » et que si on les enseigne c'est dans « l'art de servir » en particulier « leurs maris » qu'il faut les développer. Aussi convient-il surtout de les entraîner « à réaliser différents travaux manuels » comme le conseillent aussi bien les révolutionnaires de 1789 que les couvents de l'Ancien Régime, et longtemps nos collègues avec leurs travaux manuels spécifiques. Et quand arrive la mixité avant qu'elle apporte d'autres régulations, il en sera de même : à elles les travaux de couture, les soins infirmiers, à eux les travaux de menuiserie, d'assemblage divers.

On constate qu'au XVIIIe siècle, seuls les hommes pouvaient être secrétaires, l'argument étant que c'est un métier qui demande ordre et minutie ; qualités masculines évidentes au moins dans les discours de l'époque ! Alors que « l'âme des filles étant faite de sensibilité et d'imagination mais non d'intelligence ou de capacité à raisonner, elles ne pourront exercer (cette fonction) ». Les mêmes qualificatifs positifs sinon les dépréciatifs (?) sont encore attribués aux filles, aux femmes en ce moment et pourtant elles sont souvent secrétaires ! Même si souvent plus petites mains que secrétaires d'Etat, carrière plutôt masculines ! La gestion du dehors, du monde et donc la politique reste le domaine des mâles malgré nombre

---

<sup>12</sup> Et elles peuvent être tuées quand elles osent transgresser cette domination - cas récent de jeunes filles turques, en Angleterre, en France où existent toujours les mariages forcés dans certaines communautés.

d'appel à la parité. Les discours lourds de stéréotypes sexués, sexistes, reflètent et influencent le socius et l'intime.

Même à notre époque où les connaissances biologiques et génétiques fleurissent, où l'on sait que l'embryon est d'abord sexué femelle, on voit que la phrase napoléonienne reprise d'ailleurs par Freud : « l'anatomie c'est le destin » est toujours bien prégnante. Il ne s'agit aucunement ici de dénier l'importance de la différence sexuelle, mais d'attirer l'attention sur les différenciations et discriminations sexuées et leur permanence qui conditionnent des destins moins du fait de l'anatomie que des discours.

On relèvera ainsi la récurrence des adjectifs décrivant la *force physique* de l'homme-mâle. Celle des dieux grecs qui inspira le David de Michel Ange et plus encore les sculptures nazies de Thorak<sup>13</sup>. L'apparence corporelle joue toujours dans les dictionnaires comme dans la publicité où la nudité du poitrail ou du dos masculins se doit d'être avantageuse, c'est-à-dire musclée ; et l'on comprend que fonctionnent allègrement les marchés du body-building. L'insistance sur *la virilité*, à travers les siècles et encore aujourd'hui, pèse comme une lourde contrainte sur les épaules des petits garçons qui doivent devenir ces hommes au corps musclés, aux larges épaules, aux hanches étroites qu'on découvre dans nombre de magazines et qui rappellent le culte du corps des chantiers de jeunesse de Vichy ou de l'école d'Uriage. Il s'agissait, dans les sombres années 1940-42, de construire, parfaire, l'homme, en un « homme nouveau », pour « reconstruire la France sur le plan de « l'ordre viril », et retrouver une certaine force de l'âme, une vigueur morale, un courage » voilà l'urgence »<sup>14</sup>. Dans ces traités d'éducation, proches de ceux des jeunesses hitlériennes, « le concept de virilité sert de sésame et de modèle » et « fait l'objet d'exposé sémantique » : « ajoutée à n'importe quel mot l'épithète viril lui donne une coloration forte [...] qui balaie le mièvre, le niais... etc. ».

« La virilité marque un sommet du civisme » pour ces éducateurs qui l'opposent bien évidemment « au féminin, à l'enfantin et au sénile, soit à toutes les formes de faiblesse si gracieuses et touchantes qu'elles puissent être » (Rauch citant, p. 370). On voit combien la *virilité* opposée à la *féminité* sert d'*idéal*, passant du physique au moral.

Se dessine alors bien évidemment la figure du *chef*, qui montre en tous points l'exemple, de telle sorte que sans même commander tous le suivent et l'imitent : « le chef doit être un modèle [...] et payer d'exemple dans l'accomplissement du devoir »<sup>15</sup> en se montrant « actif, vigilant, dynamique » ; « il doit être le meilleur ». Il incarne ainsi « l'idéal de la virilité », car « il la rend visible », grâce « à sa *prestance* » (p. 373, je souligne). Ce dernier terme nous montre que s'avance *le Corps*<sup>16</sup> et son culte ainsi que celui de la Nature, de l'Hygiène (travail au grand air, marches, soin de soi<sup>17</sup>, etc.), du Sport : « la culture physique, la boxe, la lutte ». « C'est au biceps et au mollet, que se reconnaît un homme » (sic ! Rauch citant p. 376). Le Corps est devenu quasi une « valeur civique » (p. 378).

---

<sup>13</sup> Voir notre « L'esthétisation dans l'art nazi », *Féminismes et nazisme*, sous la dir. de Liliane KANDEL, Paris, O.Jacob, 2004, p.169 – 182.

<sup>14</sup> Les divers guillemets renvoient à la citation de l'auteur, lui-même citant. RAUCH A. *Histoire du premier sexe*, Paris, Hachette littératures, 2006, p. 367-379 ; l'auteur rappelle l'organisation de groupes d'élèves, leur désignation par des noms d'héros français illustres, renvoyant à la Chevalerie : Bayard, Du Guesclin, comme on les voit dans les publicités de l'époque etc. (p. 368) ; il cite quelques titres de conférences alors données ou d'ouvrages : *L'ordre viril*, *L'efficacité dans l'action* (p.367), etc.

<sup>15</sup> Les devoirs ont changé apparemment, mais existe-t-il une grande différence entre les petits chefs des bandes de nos cités et ces anciens compagnons des chantiers ?

<sup>16</sup> Je mets des majuscules pour mettre en évidence la sacralisation alors en cours, mais n'en avons-nous pas hérité joyeusement dans ce XXI<sup>e</sup> siècle ?

<sup>17</sup> « Du point de vue physique, la vie en plein air, sans confort [...] la vie rude, avec la toilette du matin à grande eau, le torse nu, tout cela aide à l'endurcissement du corps » (Rauch, p. 375).



Cette *virilité* – « concept sombre » dit Rauch - a besoin de concurrence, de rivalité pour s'affirmer ; elle est donc « une sorte de combativité omniprésente » (p.376). Ainsi se forment virilité et autorité séparant « le bon du mauvais », « petits intérêts et grandes causes », et donc l'honneur mâle, viril car ce qui est demandé à l'homme « c'est d'être un homme », ce que les femmes elles-mêmes apprécieraient car « plus et mieux elle est femme, plus elle méprise l'homme qui est une femme »<sup>18</sup>.

Partage très clair des sexes et des constructions sexuées !

Cette *force* physique révèle l'*énergie*, tant physique que mentale ; un homme est un *homme d'action*. Freud lui-même fait de l'activité une caractéristique mâle, phallique, moins partagée par les deux sexes, malgré son concept de bisexualité, que « le propre de l'homme (mâle) ». L'héritage grec et romain se perçoit encore dans la valorisation du guerrier et du héros *virils* ; cette force, non seulement physique mais morale renvoie à la fermeté de caractère, au courage (souvenons-nous des Stoïciens).

Ainsi dans les sociétés vues, depuis notre modernité, comme patriarcales ou traditionnelles se structurent les petits garçons pour devenir des hommes adultes. Non sans contraintes, difficultés et dommages : il n'est que de songer aux maltraitances que subissent aujourd'hui encore dans certains pays les homosexuels, souvent considéré, non sans mépris, comme *efféminés* ; terme dérivé de *femme* ; ce qui permet aussi d'entendre les contraintes qui s'abattent toujours sur eux et elles.

On relève d'ailleurs que les dictionnaires contemporains rappellent, d'une certaine façon, ces codifications ou impositions sociétales, historiques et culturelles par l'usage des adverbes utilisés pour définir les termes et préciser les qualités attribuées aux hommes et les caractérisant *traditionnellement* ou *culturellement* comme mâles. Malgré cela on y entend clairement la suprématie masculine mâle dont jouit toujours *le sexe fort* dit récemment *le premier sexe*<sup>19</sup>.

Un auteur le revendique en s'effrayant du rapt du pouvoir mâle par un matriarcat de plus en plus envahissant ; ce qui ferait que les hommes ne seraient plus de vrais hommes mais quasi des femmes puisqu'ils « s'épilent, s'achètent des produits de beauté<sup>20</sup> », fréquentent les salons d'esthétique, rêvent d'amour éternel comme des petites filles, ne veulent plus d'autorité, « privilégient le dialogue, la tolérance, plutôt que la lutte » (comme on l'a vu dans les chantiers de jeunesse d'Uriage !) ; bref le voilà devenu, paraît-il, « une vraie femme » !

Le livre est sorti en 2006 ! Son acrimonie témoigne sans aucun doute des transformations sociales en cours, dues peut-être aux avancées féministes. En effet nombre d'entre elles travaillent, accèdent à de nouveaux métiers, nouveaux pour elles, puisque hors des sphères de service, de maternage, de soins, qui leur étaient réservées : on les voulait servantes, sensibles, dévouées. Et quand elles n'étaient pas ainsi, se révoltaient, montraient ce qu'on appelle du « caractère », celui-ci était toujours accompagné de l'adjectif *mauvais*. Et elles pouvaient vite être traitées de « trop viriles », et de *virago* (un dérivé de vir), puis avec l'arrivée de la psychanalyse de *femme phallique*, c'est-à-dire s'attribuant et un sexe et un pouvoir qu'elles ne sont pas sensées posséder.

Le titre de ces ouvrages *Le premier sexe* renvoie intertextuellement au *deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949) qui démontra aux femmes que la faiblesse qu'on leur attribuait en

---

<sup>18</sup> CHEVALLIER J-J, *L'ordre viril*, 1940, DELAGE J. *Espoir de la France, les chantiers de jeunesse*, 1942, cités par RAUCH, p.379 et 585-586.

<sup>19</sup> RAUCH, ouvrage cité et d'une tout autre tonalité ZEMOUR E., *Le premier sexe*, Paris, Denoël, 2006.

<sup>20</sup> En effet les achats masculins de cosmétiques augmentent d'année en année, comme la fréquentation des instituts d'esthétique ou de thalasso –culte des corps revenant- et représentent actuellement 10% des ventes de tels produits ou services.

les désignant comme *le sexe faible* (opposé au *sexe fort*), voire leur bêtise, puisque longtemps les métiers de l'esprit leur ont été interdits, était moins la leur que due à l'imposition idéologique et culturelle, qui les rejetait dans l'état de nature, puisque menstruées et enfantant ; des *pondeuses*, ou des *lapines* selon les métaphores animales de la langue française qui ne l'épargne guère. Tout comme l'idéologie machiste se contentant souvent de classer les femmes en deux groupes l'un glorieux : la mère, et l'autre méprisé : la putain, selon le titre du beau film de Jean Eustache (*la maman et la putain*).

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Dans mes écrits traitant de la différence sexuelle, du côté de cette occultation ou péjoration des femmes dans la langue française, du fait du genre, des métaphores animales, des façons de dire ou de parler d'elles etc. j'ai toujours souligné que les petits garçons aussi sont soumis dès l'enfance aux codifications socio-culturelles et aux contraintes langagières : façons de dire, de se tenir, de se vêtir, de ne pas pleurer, de ne pas montrer leur sensibilité, de devoir user de langage grossier : merde leur est réservé ! Cela dès les premiers jours, dès les interlocutions parentales<sup>21</sup>. Je continue cependant à penser que les contraintes subies ne sont pas équitablement réparties et que dans bien des civilisations, les impositions sont moins maltraitantes pour les garçons et les hommes que pour les petites filles et les femmes. Les plus démocratiques y compris.

Deux exemples : les femmes battues, les jouets. Rien de commun entre ces deux domaines ; justement je les choisis puisque le premier est d'ordre disphorique et l'autre apparemment euphorique.

Pour le premier, c'est de malheur qu'il s'agit. On nous dit aujourd'hui, en octobre 2007, qu'une femme meurt, en France, tous les trois jours sous les coups de son mari ou compagnon. Transformations sociales ? Idéologiques ? L'homme ne serait plus un mâle, macho ? Oui il existe des changements mais des mentalités archaïques de domination résistent, s'attardent. Et qu'on ne vienne pas me parler des hommes battus ; il en existe certes et il ne devrait pas en exister mais les statistiques sont accablantes. Comme je le disais : le malheur pèse plus sur elles que sur eux.

Autre exemple de rapports sociaux de sexe, dans un tout autre domaine, celui des représentations idéologiques sexuées, sexuantes, attachées aux jouets, préparant les rêves d'avenir. Aujourd'hui encore, les catalogues ou les rayons des magasins regorgeant de jouets pour les fêtes de la Nativité contribuent à transmettre les jeux comme autant de rôles sexués selon d'anciennes traditions. Les trains, les tanks, les camions et autres Goldorak pour les garçons, les machines à laver, les ménagères et évidemment les poupées et autres Barbies pour les filles ; tout cela préparant chacun, chacune, sans aucun doute à leurs futurs rôles de pères, d'époux, de mères et d'épouses, comme on le concevait dans les siècles précédents et comme on le conçoit encore manifestement.

Qu'un petit garçon demande une poupée il offusque ses parents ; seul l'ours (le nounours) ou le petit lapin autrement dit, les peluches, paraissent non sexués parce que destinés aux bébés ; tout se passant comme si à ce stade l'anatomie et par tant le sexe ne jouait aucun rôle ; pourtant le choix du prénom montre que cela n'est pas vrai.

---

<sup>21</sup> Une de mes doctorantes en a donné récemment un important témoignage en étudiant les façons de parler des parents père et mère selon le sexe des enfants adolescents, garçons ou filles et en montrant qu'en effet les pères et mères ne s'adressent pas aux filles et aux garçons de la même façon ; leurs interactions sont plus importantes envers les filles que les fils ; cela surtout du côté des pères dont le comportement discursif est fort différent selon qu'il s'adresse à sa fille ou à son fils ; voir Sandra TOMC : *Approche interactionnelle de la différenciation sexuelle dans la conversation parents adolescents, thèse de doctorat, soutenue en déc.2006, Université René Descartes Paris5 –Sorbonne.*

Même plus l'attribution des couleurs en témoigne. On peut voir aujourd'hui un bébé-fille habillé en bleu mais verrait-on un petit garçon en rose ? Les temps changent mais les stéréotypes subsistent ; pour cette étude, j'ai interrogé mes étudiants de sciences sociales (niveau master) ; tous, ou presque tous, se disant devant moi non sexistes en tout cas pas machistes, n'ont pas accepté de penser qu'un petit garçon puisse être habillé en rose et sont restés sans voix quand je leur ai demandé s'ils lui achèteraient une poupée.

Passons à un âge plus avancé. L'informatique intéresse tous les enfants et adolescents ; pourtant les jouets sophistiqués de cet ordre, je le vois tous les jours dans le Monoprix proche, sont plutôt réservés aux garçons ; et les téléphones, qui pourraient être pour tous et toutes, plutôt aux filles. Pourquoi ? Seront-elles demoiselles du téléphone ? En effet une auteur Deborah Cameron a montré qu'en Grande Bretagne, dans les centres d'appel téléphonique les femmes sont recrutées comme meilleures communicatrices ; pour leur voix ? Non plutôt à cause des représentations sexistes : les images de politesse, de compréhension seraient l'apanage des femmes donc elles écouteront et interagiront mieux avec les récepteurs<sup>22</sup>. Il ne s'agit là pourtant de rien d'autre que d'images et de discours socio-historiques, socio-culturels, figés qui font jouer la différence sexuelle dans les professions. « Au travail, le sexe compte »<sup>23</sup>, comme le dit Sophie Bailly, recensant ce qu'elles appellent les sexotypes langagiers masculins ou féminins, en réalité des stéréotypes qui continuent à penser les femmes comme douces, sensibles, conciliantes, aimant la domination<sup>24</sup> et les hommes forts, courageux, dominateurs, autoritaires, voire agressifs, aimant la compétition, la rivalité, et même la guerre<sup>25</sup>, etc.

Alors celui qui se voudrait plein de douceur, de timidité, de peur même parfois et qui voudrait pleurer de douleur, pourra-t-il l'oser ?

On sait pourtant que les émotions elles-mêmes sont culturelles et époques et concernent les deux sexes. Se souvient-on des pleurs des romantiques, de Jean-Jacques Rousseau ou de Musset, des vapeurs et évanouissements des dames du temps jadis qui étonneraient celles d'aujourd'hui ou des héroïnes ou savantes que les livres d'histoire oublient encore trop souvent quand ils célèbrent les hommes inventeurs qui le sont d'autant plus qu'ils se sentent soutenus par « leur fidèle collaboratrice », mère ou épouse<sup>26</sup>.

Si l'homme se doit d'être un héros puissant, quasi un dieu, il peut à l'évidence n'être pas à la hauteur d'une telle attente. Ce dont il ne peut que souffrir en se méfiant des femmes à longueur de temps.

« Qu'est-ce qu'elles me veulent, au fond ? » est la plainte qu'on entend sans cesse en psychanalyse et l'image de la femme, depuis la mère castratrice, est trop vite avancée. Il faut écouter chaque sujet pour repérer d'où vient cette peur profonde d'être pris au piège, floués, pigeonnés, ainsi que le dit encore la langue française, avec ses métaphores animales, quand elle se moque d'un homme en lui renvoyant une image de *pigeon* ou de *dindon* (*d'imbécile*). S'il séduit comme *étalon* quand elle est enlaidie comme *jument* ou *truie*, il peut traiter de *cochon*, de *vrai porc*.

---

<sup>22</sup> CAMERON Deborah, « Gender and Language Ideologies », *The Handbook of Language and Gender*, 2003, p. 447-67, cite par Sophie BAILLY, article cité.

<sup>23</sup> BAILLY Sophie, « Discours, sexe et pouvoir au travail », à paraître dans *Sémeion* 6, 2008, Université Paris 5, Faculté des Sciences Humaines, Sorbonne, laboratoire Dynalang-Sem. Voir aussi « Sexotypes langagiers et communication », BOYER H. (dir.) *Stéréotypes, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène, Tome 2 Identité(s)*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 15-27

<sup>24</sup> Sauf les nouvelles femmes, phallickes, viragos, utilisant la ruse pour obtenir quelques faveurs qu'on ne leur accorde pas de droit.

<sup>25</sup> Toujours comme dans les chantiers de jeunesse d'Uriage !

<sup>26</sup> Je cite alors précisément des dédicaces relevées dans divers ouvrages de savants.



Orgueilleux, ayant trop d'estime de soi, de son apparence, de son sexe, se pavanant infatué de lui-même il devient *un coq, fier comme un coq* ou un *vrai paon*. Les prouesses sexuelles, interdites pour elle, sont pour lui autorisées (l'*étalon*) : *devant un coq, retiens tes poules, ou la poule ne doit pas chanter devant le coq* avec mise en parallèle, grâce au genre morphologique, du couple *homme/femme* avec *coq/poule*.

En relevant leur apparence physique, ils peuvent être moqués : *avoir des mollets de coq*. Et comme les temps changent et les images, voici que le *jeune coq* autrefois *papillon* quelque peu volage, s'assagissant avec le temps et l'évolution des mœurs devient *papa poule* !

En effet des changements voire des bouleversements anthropologiques se sont produits dans nos sociétés occidentales, et transforment les anciennes représentations ; pour certains hommes ; cela depuis le regard et les attentes nouvelles des femmes dont d'autres s'effraient. Défendant leurs causes, se libérant des chaînes qui pesaient sur elles, les dominées, les voilées, les cloîtrées, elles ne rêvent plus de « Prince charmant » ou « de bras puissants » comme le dit une publicité pour cardigans, ou de héros qui les protégeraient paternellement ; même si elles espèrent toujours rencontrer « l'homme de leur vie » et l'amour, plutôt éternel, tout en sachant qu'il est rare et à cultiver. Elles savent aussi aujourd'hui la fragilité humaine des hommes et de celui qui peut devenir leur partenaire.

Comme nous l'avions pensé, la libération des femmes libère aussi les hommes et les rôles s'échangent. La parité n'est plus une revendication essentiellement politique, mais personnelle ; elle atteint l'intimité des relations, l'intime psychique en chacun, chacune. Chaque être pouvant soutenir l'autre ou pleurer. L'émancipation des femmes fait découvrir à certains hommes ce que l'on peut appeler psychanalytiquement leur « part féminine » ; part que les femmes aussi ont à découvrir, particulièrement la part maternelle, comme le montre Almodovar, dans son très beau film *Tout sur ma mère*. Un homme, Rojo, y soutient cette fonction maternelle, avec quelques autres femmes, tandis qu'une mère, une vraie mère dans la narration, montre son manque d'attention, d'amour maternels.

Eux aussi, qui petits garçons ou adolescents, s'interrogeaient et questionnaient, regrettaient, le fait de ne pas pouvoir avoir d'enfants, peuvent devenir maternels. Nombre d'émissions, d'ouvrages, de films publicitaires ou romanesques, montrent ces nouveaux rôles ou désirs. Dans une publicité récente, un haut responsable s'inquiète de la durée de la réunion qu'il dirige, préoccupé qu'il est de son bébé et du biberon qu'il doit lui donner ; un autre de son enfant qu'il va chercher à l'école et à qui il doit préparer le goûter. Il ne s'agit pas alors de s'intéresser à la réussite commerciale de ces films publicitaires mais de relever les représentations que leurs narrations fictives mettent en scène, proches qu'elles sont des nouvelles réalités et des imaginaires culturels actuels, brouillant les codes traditionnels et forgeant de nouvelles mentalités voire identités<sup>27</sup>.

Voilà donc les hommes nouveaux, papa-poules, ou papa-kangourous, portant sur leur flanc ou leur poitrine leur bébé, s'empressant à leur soin. Des femmes admirent ces nouveaux pères tout en s'offusquant secrètement de peur de se voir dérober ce rôle qui était jadis uniquement le leur. Cela bien que la justice dans les cas de séparation leur attribue le plus souvent l'enfant. D'où les revendications des hommes-pères et de leurs associations<sup>28</sup>, témoignant des changements de mentalités. Comme l'entérine la loi en adoptant le congé dit paternel (de onze jours) attribué, en 2002 en France, aux hommes lors de la naissance d'un enfant dans leur couple. Un homme est ainsi « invité par la loi à câliner et à pouponner » (Rauch, p.526).

---

<sup>27</sup> DURET P., *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999, RAUCH, *L'identité masculine à l'ombre des femmes*, Paris, Hachette, 2004, *Pères d'hier, pères d'aujourd'hui, du paterfamilias au père ADN*, Paris, Nathan, 2007, etc.

<sup>28</sup> SOS papa, Urgence papa, Mouvement de la condition paternelle, etc.

Cependant la redistribution des statuts, des places, des rôles n'est pas aisée. Les hommes ne gouvernent plus l'extérieur (le dehors), le rapport au monde, les courses, les achats ; les femmes le font aussi. Redistribution des codes, des normes : alors ils s'occupent aussi du « dedans », des repas, de la cuisine, parfois de la vaisselle, du bain des enfants... Ils participent ainsi à la gestion du quotidien, jusque là plutôt le fait des femmes, épouses et mères.

Préoccupations nouvelles, mises en scène voluptueusement dans les publicités, ou questionnées dans les essais de plus en plus nombreux, depuis quelques années, sur les « nouveaux partages », « la crise de la famille », « le temps des femmes », « la fin du dogme paternel » ou l' « Histoire des pères et de la paternité », « la part du père », les « pères d'hier et d'aujourd'hui », « le cœur des hommes », « le lien familial »<sup>29</sup>. On n'en finirait pas de les énumérer tant fleurissent les ouvrages. Pourtant la réalité est bien différente ; toutes les études sociologiques montrent que le temps du travail ménager est toujours celui des femmes, d'une durée nettement plus étendue que celui des hommes même quand il les *aide* à la maison<sup>30</sup>. Soulignons l'emploi de ce verbe qui n'indique aucunement le partage équitable. Il l'aide, quand il fait la vaisselle ou le lit ou dresse la table ou épluche les légumes car n'était-ce pas sa tâche à elle ? Ce qu'indiquent souvent leurs discours à leur insu : *je t'ai fait ta vaisselle, ton lit, tes courses* etc.

Il en est de même dans le cadre professionnel. On a vu plus haut que la différence sexuelle orientait les recrutements mais ces orientations se produisent depuis l'école et la famille, dans les attentes parentales comme dans celles des enseignants. Les filles sont les meilleures élèves des classes scientifiques. Elles redoublent nettement moins souvent que les garçons, et l'extension des pourcentages de succès aux différents baccalauréats leur est due. Pourtant elles sont moins souvent orientées dans les sections scientifiques ou vers de longues études que les hommes. Ce qui fait qu'elles auront des métiers moins bien rémunérés et qu'à diplôme égal, leurs salaires et leurs promotions restent inférieurs. Elles sont plus vite et plus longtemps au chômage. Le slogan « à travail égal, salaire égal », est loin de s'appliquer dans nos sociétés et dans toute la communauté européenne, les femmes y recevant en moyenne une rémunération inférieure de 30% à celle des hommes et pour les plus diplômées de 24%. Nul besoin de s'attarder ou de donner de nombreuses références, toutes les études attestent de ces « handicaps des parcours féminins dans le monde du travail »<sup>31</sup>. Et je ne parle pas des harcèlements sexuels ou moraux.

Donc ne nous trompons pas, des changements existent mais de vieilles images et idéologies résistent. Les femmes sont toujours trop souvent dénudées pour vendre n'importe quel produit. Les stéréotypes, marqueurs de différenciation sexuée, sont toujours présents dans les utilisations objectales des corps d'hommes et de femmes, ou de métonymies des corps (par exemple inclinaison du visage pour les femmes, mains en coupe offerte, versus poing au front pour les hommes - indice d'intellection ?). Dans les publicités de voiture, ils la conduisent et la possèdent comme le corps d'une femme (slogan relevé : *il a la voiture, il aura la femme*). Souvent l'homme n'apparaît même pas comme conducteur tant la chose est évidente (à moins qu'il ne s'agisse de l'annulation souterraine de l'humain). Elle ne conduit presque jamais une voiture mais en sort ses longues jambes ou ses nombreux paquets, que l'homme devra payer puisqu'elle est toujours dépensière (autre cliché : *et toi tu paies demain !* Enoncé recueilli dans une autre publicité). Et bien entendu elles s'affairent toujours à la cuisine et avec le

---

<sup>29</sup> Les éléments donnés entre guillemets renvoient à des titres d'ouvrages, de plus en plus fréquents en 2007.

<sup>30</sup> Quant aux durées *partagées* : Pour eux à peine 7% du travail domestique, 8% considéré comme travail parental – phénomène nouveau - contre 30% pour elles pour chacune de ces tâches.

<sup>31</sup> JAGANNATHAN Urmila, rendant compte d'un sondage IPSOS, *Libération* 12/2/07.

linge. Car même s'ils descendent la poubelle (allant du dedans au dehors), ces messieurs, acceptant le partage des tâches, résistent, paraît-il, à s'occuper du sale (le linge, le nettoyage des toilettes). L'impureté restant du domaine féminin ?

Bien sûr comme les mœurs et mentalités changent, on voit aussi, dans les publicités, les hommes s'affairer à la cuisine, mais ils y sont étrangement maladroits<sup>32</sup>, ou dans le semblant de la « bonne bouffe » à l'aide de plats tout préparés. Comme elles. Modernité et temps compressé obligent !

Comme les femmes, les hommes apparaissent de plus en plus dénudés et pas uniquement dans les magazines people pour hommes plus ou moins gays ou bi-sexuels. Hommes nus, nonchalamment étendus ou courbés dans des postures jadis dites féminines et ressenties encore aujourd'hui comme telles<sup>33</sup>. Seul quelque duvet ombrant les joues, mais non le reste du corps, témoigne de la masculinité tandis que les muscles saillants renvoient eux à la virilité ou mâlitude.

Vieilles images dont témoigne l'étude de Sandra Tomc citée précédemment ; quand lors de son enquête, elle montre des visuels<sup>34</sup>, simulant des situations traditionnelles (stéréotypées) ou innovantes, telles celle du visuel 1 représentant une mère servant les membres de la famille (deux enfants et un père) tandis que celui-ci lit le journal, plus souvent choisi dans son enquête, par les pères comme par les mères que le visuel 4 représentant un père promenant ses jeunes enfants en poussette. Cette photo-langage a été très peu sélectionnée par les pères. Les mères l'ayant choisie ont déclaré, lors des entretiens, qu'elles l'ont privilégiée pour converser avec leurs fils, et non leurs filles, afin d'apprendre à ceux-ci un rôle de père attentif aux enfants ; leurs maris n'ayant pas eu ce genre de comportements.

Malgré les changements sociaux de vieilles représentations subsistent, s'attardent même quand de nouveaux rôles apparaissent.

Et de nouvelles images se font jour, violentes souvent<sup>35</sup>. Tout se passant comme si la discrimination sexuée et ses pouvoirs et leur violence se recomposaient constamment meurtrissant l'un ou l'autre des humains sexués. Hommes au dos soumis à un talon aiguille, jetés dans des cuvettes de WC, écrasés dans un cendrier, ou comme des moustiques par une main de femme (publicités KooKai) alternant avec les visuels du porno-chic aux femmes objectalisées ou animalisées<sup>36</sup>.

«Humiliation, assujettissement de l'autre»<sup>37</sup>. Objectalisation des hommes, des femmes. Déshumanisation destructrice qui n'a plus rien à voir avec la différence sexuelle qu'elle met apparemment en scène. Car ce fantasme vient de loin, masochisme délirant (désirant ?), il rappelle la destruction, le désir de meurtre qui s'est effectué violemment, lourdement dans les génocides du XXe siècle avec réduction de l'humain au déchet. Comme les nazis l'ont produit dans la shoah, et comme cela s'est transmis au Cambodge, au Rwanda et semble se poursuivre dans bien des contrées.

---

<sup>32</sup> SOULAGES J-C, « Identités discursives et imaginaires figuratifs », L'Imaginaire linguistique, sous la dir. D'AM HOUDEBINE-GRAVAUD, Paris, L'Harmattan, 2002, p.103-109.

<sup>33</sup> SOULAGES, art. cité.

<sup>34</sup> Visuels qu'elle appelle photo-langage parce qu'ils représentent des scènes familiales, simulation de situation traditionnelles stéréotypées ou au contraire nouvelles (Cf. Thèse de Sandra Tomc, citée plus haut)

<sup>35</sup> Telles les images de Viginie Despentès par exemple ; ou le *happy zapping* des photos d'agression prises avec les téléphones portables comme autant de performances héroïques.

<sup>36</sup> BRUNETIERE Valérie, « L'image des femmes dans la publicité, Rapport à la secrétaire d'Etat aux Droits des femmes et à la Formation professionnelle », *La documentation française*, collection des rapports officiels, Paris, 2002.

<sup>37</sup> A propos de Catherine Millet, réduisant lors de ses contorsions sexuelles, « les hommes dont elles ne voient pas le visage, à des objets » HEFEZ S., *Dans le cœur des hommes*, Paris, Hachette, 2007.

Qu'il s'agisse dans cette objectalisation d'un fantasme sexuel plus ou moins meurtrier, cela va sans dire. Il est loin de témoigner de la réalité sociale et idéologique. Pourtant que de violences actuelles, chaque jour entendues ou vues dans les journaux radiophoniques ou télévisuels. Violence inhérente à l'humain que ne protège plus la culture, la civilisation ? Régression culturelle collective ?

Se débarrasser de l'humain ou de la différence sexuelle est-il l'enjeu de ces bouleversements anthropologiques, de ces régressions narcissiques repérables ? Les deux peut-être ? Puisqu'on rencontre la déshumanisation dans crimes du XXe siècle, rejouée par les bandes d'incendieurs, de violeurs, et comme une négation de la différence sexuelle, dans certaines prises de parti actuelles. Comme celles qu'on relève par exemple dans le mouvement queer prenant à la lettre l'actance de la bisexualité, et promouvant la notion de *genre* (*gender*) et partant de *transgenre* (au delà du *genre*, conçu comme équivalent de « construction sociale de l'identité sexuée, sexuelle »). Je donne les deux adjectifs car il me semble qu'on peut percevoir dans ces discours une certaine ambivalence.

Effacer l'imposition de la différence anatomique est l'enjeu. Ce qui permet de mettre en évidence la construction sociale, culturelle et idéologique du sexué. Certes, mais cela permet d'effacer ce qui s'était avancé dans les luttes féministes et sociales, et désigné comme *rapports sociaux de sexe, sexuation, discrimination sexuée*, en gardant la violence des termes tabous, *sexe, sexuation, sexué*. Avec *genre*, terme pour le moins équivoque en français, sauf à le doubler avec *gender*, on les efface de nouveau. Et avec eux l'imposition de la différence sexuelle. Comme un déni ? Car cela permet d'aller faire basculer le terme *genre* du côté de l'identité et de l'orientation sexuelle, mouvante, toujours en co-construction ; tout se passant comme si le sujet les choisissait librement.

L'objectif politique est sans doute juste qui permet de donner dignité aux diverses orientations et postures sexuelles que prennent les humains. D'où les fêtes annuelles de la gay-pride, les manifestations homosexuelles et leurs revendications de plus en plus agissantes (Pacs, homoparentalité) et recevables dans une démocratie.

Mais sur le plan psychique, intime, c'est oublier ou nier l'imposition anatomique vue, regardée, parlée par l'Autre et son désir ; cela sur le plan de la construction de l'intime, du privé pour chacun, chacune, soit le rôle du signifiant comme disent les psychanalystes. Mais cet intime est-il préservé dans ces temps d'exhibition et de franchissement des frontières public/privé jusqu'au plus haut niveau de nos gouvernants ?

N'est-ce pas également reconnaître les impositions socio-culturelles et idéologiques avec le genre comme construction identitaire, tout en les déniaient aussi puisque chacun irait, au gré du vent d'autrui ou de soi (d'un moi hypertrophié?) se re-vêtir de tel ou tel sexe ? Alors s'engouffrent les mascarades, s'imposant à leur tour, comme les anciennes traditions, sur les humains, comme autant de fausses peaux, de fausses identités, *faux self* disent des psychanalystes.

Et ce n'est plus d'une crise de civilisation mettant en avant le matriarcat et mutilant de ce fait les hommes qu'il s'agit mais d'un basculement incessant jouant, déjouant les différences en différenciations et mettant en crise les identités féminines et masculines ; surtout masculines nous disent les historiens ou les romanciers, comme le préparait l'exergue.

En effet à feuilleter les ouvrages d'historiens on découvre que « la crise de la masculinité » et la résurgence d'une « superbe virilité » sont souvent apparues alternant au cours des siècles.

Qu'on songe à la Révolution énonçant l'égalité, la fraternité certes différente pour les femmes et les hommes. Mais l'abolition des privilèges énoncée fait rêver à des destins différents, comme le montre le geste d'Olympe de Gouge proposant le port des pantalons aux femmes et

une déclaration des droits des femmes. Elle finit sur l'échafaud. Gauthier et Kenzo, célèbres couturiers, quelques siècles plus tard mettront les hommes en robe, et qui s'en émeut ?

Le régicide (meurtre du roi, père du royaume et du peuple) déplace l'autorité royale et partant la fonction paternelle, la paternité, puisque cet acte attaque l'autorité du père sur la famille, comme l'a noté Balzac. La scolarité et la conscription obligatoire permettent en outre aux hommes, au fil des ans, de découvrir la fraternité masculine et ses avatars plus ou moins glorieux (activités sportives, ou sexuelles, jeux des bordels, cabarets, café ; aujourd'hui bandes, arnaques de divers ordres, viols en groupe, etc.).

La défaite de 1870 atteint l'image du guerrier viril que voilà devenu un bien piètre héros. Ce que seront à leur tour et malgré leur héroïsme dont eux-mêmes ne voudront plus parler « nos poilus » et leurs « gueules cassées » de la guerre 14-18. Les femmes lors de leur absence les ont remplacés dans les entreprises, à la ferme et se sont révélés actrices sociales ; ce que, découvrant le dehors du foyer et la possibilité de leur autonomie, elles ne voudront pas oublier, elles qui ne géraient que le privé.

Voilà que les hommes ne sont plus les ouvriers du monde puisque les femmes s'y agitent et revendiquent de plus en plus leur liberté ; y compris sexuelle, comme le montre l'étonnant roman de Victor Marguerite, *La garçonne* (1922), vendu à plus de 6000000 exemplaires attaqué de toutes sortes sauf par quelques uns<sup>38</sup>, dont Anatole France, le défendant comme roman réaliste, révélateur des mœurs de l'époque. Toujours est-il que le succès de cet ouvrage fut tel que les robes et les cheveux des femmes raccourcirent (coupe à la garçonne, robes plus courtes, plus droites). Paradoxe montrant l'alternance des codages sexués, quarante ans après, vers les années 60, les garçons se promenaient en cheveux longs.

La fin du roman, politiquement correcte pour les années 20, ramène l'héroïne dans les rets du mariage. Mais celui-ci n'a rien d'une union familialement et commercialement arrangée. C'est qu'alors, pour diverses causalités impossibles à énumérer ici, le statut du mariage se transforme ; il devient de moins en moins stratégies d'alliances (réunion de domaines ou d'entreprises pour accroître des biens) et de plus en plus résultat de choix subjectifs, amoureux. Montée de la puissance des femmes dans le social entre les deux guerres. Mais elles n'obtiendront le droit de vote qu'elles réclament qu'en 1945.

Et déjà (1936-42) commence, comme nous l'avons vu plus haut, l'entreprise de re-vilification dans les « beaux » corps du fascisme viril.

Evidemment bien d'autres causalités changeant les normes des comportements et des représentations et faisant vaciller les imaginaires ou les brouillant, seraient à citer. Rapidement dit, la gestion de leur corps par les femmes avec la pilule et le droit à l'avortement qui atteint aussi l'autorité sexuelle de l'homme et « son pouvoir de fécondation » comme nous l'avons lu dans les définitions dictionnaires, puisqu'il n'en est plus le seul maître. Sur le plan du travail la loi de juillet 1975 exigeant la non discrimination sexiste, ouvre celle de la parité.

Mais le droit ne se contente pas de gérer le social, il intervient dans le privé et cette incursion de la loi publique, égalitariste, dans la famille, dépossède encore plus les hommes de leur autorité traditionnelle d'époux et de père, de chef de famille. Les réformes des régimes matrimoniaux permettent aux femmes de le devenir (1985). L'attaque du patronyme (1979-2001), pour l'usage au choix de la transmission du nom du père ou de celui de la mère, en fait vaciller plus d'un, bien qu'autrefois aient existé en France des matronymes (exemple *Larousse*, *Alaphillippe*, etc.) mais qui s'en souvient ? Et que dire des nouvelles techniques de procréation qui permettent aux femmes d'être fécondées sans présence d'un père. L'homme réduit à l'usage de géniteur. Tout se passant comme s'il n'était plus indispensable, bien qu'il

---

<sup>38</sup> *L'humanité, Le Canard enchaîné*, cité par A. RAUCH



le soit. Etrange renversement. Nécessité de reconfigurer les rapports homme/femme, père/mère, et même de repenser les identités et les couples (famille monoparentales, familles recomposées, Pacs, homoparentalité). Des mots nouveaux en témoignent (*parental* est en extension et remplace peu à peu *paternel*, même pour les hommes, *parentalité*, *parentalisme*) ; d'autres reviennent en force tel *mâle*. Ce qui témoigne des tensions opposées et même des conflits de représentations, existant dans nos sociétés.

C'est que si dans certains lieux, l'autorité masculine, paternelle, paraît pulvérisée, ailleurs elle se rebelle, reconstruit d'autres images de virilité, d'identité : dilatation du moi dans le business, les médias ou le sport d'où jaillissent des sortes de nouveaux héros (cf. B. Tapie, P. Poivre d'Arvor dit PPDA, Z. Zidane, etc.).

Ailleurs encore, elle se durcit. Dans les cités par exemple où « le machisme est en pleine recrudescence »<sup>39</sup> ; vocifération, langage crypté (verlan et autres), bandes hiérarchisées et rivales ; mais toujours l'autorité des mâles pèse sur les filles et ce de plus en plus violemment : contrôle de leur conduite, hantise de leur « impureté » qui serait déshonneur familial, viols collectifs pour assurer leur virilité, assassinats. D'où la création en avril 2003 du mouvement de défense des filles « Ni Putes, ni soumises » par Fadela Amara dont l'intitulé dénonce non la simple « domination masculine »<sup>40</sup> mais les violences machistes que ces jeunes femmes subissent.

---

<sup>39</sup> Malek Boutih, président de SOS racisme.

<sup>40</sup> BOURDIEU P., Paris, Seuil, 1998.

## **Bibliographie**

### **Dictionnaires utilisés en ligne c'est-à-dire sur internet :**

*Dictionnaire de l'Académie française* 1<sup>e</sup> édition (1694), 8<sup>e</sup> éd. 1932-35, 9<sup>e</sup> éd. 1994

LITTRE *Dictionnaire Littré* (1872)

NICOT : *Thresor de la langue française* (1606)

*Trésor de la langue française informatisé* (TLFi), Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle.

### **Autres**

BLOCH O. et WARTBURG W von, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F., 1932 (éd de 1975)

DAUZAT A., *Dictionnaire étymologique*, Paris, Larousse, 1954.

REY A. (sous la dir. de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, éd. Le Robert, 1992.

### **Ouvrages**

AEBISHER Verena, FORELL Claire, *Parlers masculins, parlers féminins*, Paris, Delachaux-Niestlé, 1983.

AMADIEU J.F., *Le poids des apparences*, Paris, O. Jacob, 2002.

ANDRE J. (sous la dir. de), *Les sexes indifférents*, Paris, P.U.F., 2005

BAILLY Sophie, « Sexotypes langagiers et communication », *Stéréotypes, stéréotypages : fonctionnements ordinaires et mises en scène, Tome 2 Identité(s)*, sous la dir. de BOYER H., Paris, L'Harmattan, 2007, p. 15-27.

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

DURET P., *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.

HEFEZ, Serge, *Dans le cœur des hommes*, Paris, Hachette, 2007.

HERITIER Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 1996.

HOUDEBINE-GRAVAUD A-M, (sous la dir. de) *La féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*, Paris, L'Harmattan, 1998

HOUDEBINE A-M, « L'esthétisation dans l'art nazi », *Féminismes et nazisme*, sous la dir. de Liliane KANDEL, Paris, O. Jacob, 2004, p.169 – 182.

Même si les rapports entre hommes et femmes se réaménagent plus harmonieusement, si l'on constate l'égalité grandissante entre les sexes dans les rapports sociaux, sinon intimes, la constance des images traditionnelles est remarquable. Nous en avons fait l'expérience lors de la campagne présidentielle. Une femme osa se présenter à La Présidence. Alors de vieilles rengaines réapparurent (*qui va garder les enfants ?*), et les commentaires sur les gestes, les vêtements fusèrent chez ses partenaires politiques comme chez ses adversaires, jusqu'aux énoncés les plus vulgairement machos, que je ne citerai pas. Ses façons de dire (lexicales, néologiques) ont été examinées de très près et critiquées selon l'habituel purisme français ; mais rien n'était dit sur celles de son adversaire. Les medias se joignirent à ce lynchage dans le débat qui opposa S. Royale à N. Sarkozy ; la fermeté de ton de la première parut « autoritarisme de maîtresse d'école » ; ce qui le fit apparaître comme un pauvre petit garçon qu'une méchante dame grondait. Les stéréotypes ont toujours du succès !

Alternance ? Ou constance des images et des identités masculines ? En tout état de cause, relance incessante des contradictions ; pendant que Zémour s'inquiète des hommes épilés, doux et maternels, des filles meurent sous les coups de leur père ou frère qui croient qu'elles déshonorent leur famille, alors qu'elles cherchent simplement à vivre.

Anne-Marie Houdebine-Gravaud  
Université Paris Descartes, Paris  
Faculté des sciences humaines et sociales - Sorbonne

---

HOUDEBINE A-M, « Du féminin des femmes, femme, langue, corps, écriture », *Revue des Lettres et de Traduction*, 6, 2000, Université Saint-Esprit, Faculté des Lettres, Kaslik, Liban, p. 267-283

HOUDEBINE-GRAVAUD A-M « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle ou Le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images", *Langage et société*, n°106, déc. 2003, Hommes/femmes : Langues, Pratiques, Idéologies, Paris, MSH, p.33-61.

MOSSE G.L, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, ed. Abbeville, 1997.

RAUCH, *L'identité masculine à l'ombre des femmes*, Paris, Hachette, 2004.

RAUCH, André, *Pères d'hier, Pères d'aujourd'hui, du paterfamilias au père ADN*, Paris, Nathan, 2007

SCHNEIDER Monique, *Généalogie du masculin*, Paris, Flammarion (Champs), 2006, éd. revue et augmentée de l'édition parue chez Flammarion (2000).

SULLEROT Evelyne, *Le grand remue ménage. La crise de la famille*, Paris, Fayard, 1997.